

Mouloud Feraoun : l'écrivain témoin

RAHMANI Nadjjet^{1*} 

¹Université de Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algérie
nrahmani1981@gmail.com

BELKACEM Dalila² 

²Université de Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algérie
belkacem_dalila@yahoo.fr

Reçu: 27/02/2023,

Accepté: 31/12/2023,

Publié: 31/12/2023

Mouloud Feraoun : The Witness Writer

ABSTRACT: *The intersection of fiction and history generates aesthetic issues that engage the writer in the ways of a writing that makes him particular. This is the case of Mouloud Feraoun, whose work is permeated from all sides by historical references revealing a manifest determination to write his country and its history, by crushing the silences, the falsifications and the gray areas of the 'Official History of the Colonial Period. For Mouloud Feraoun, as for so many other Algerian writers, his commitment has served a lot to motivate his choices, to justify his ideology. The author did not fail to tell history, to testify and to reveal to his readers another facet of this period of Algerian history, notably in La cité des roses, Lettres à ses amis, and more. deeply, and very explicitly in his Journal 1955-1962, where he did not fail to tell history.*

KEYWORDS: History, testimony, colonial period, writing, Mouloud Feraoun

RÉSUMÉ : *Le croisement de la fiction et de l'Histoire engendre des enjeux esthétiques qui engagent l'écrivain dans les voies d'une écriture qui le particularise. C'est le cas de Mouloud Feraoun, dont l'œuvre est pénétrée de toutes parts par des références historiques dévoilant une détermination manifeste d'écrire son pays et son Histoire, en broyant les silences, les falsifications et les zones d'ombre de l'Histoire officielle de la période coloniale. Pour Mouloud Feraoun, comme pour tant d'autres écrivains algériens, son engagement a beaucoup servi à motiver ses choix, pour justifier son idéologie. L'auteur n'a pas manqué de dire l'Histoire, de témoigner et de révéler à ses lecteurs une autre facette de cette période de l'Histoire d'Algérie, notamment dans La cité des roses, Lettres à ses amis, et plus profondément, et bien explicitement dans son Journal 1955-1962, où il n'a pas manqué de dire l'Histoire.*

MOTS-CLÉS : Histoire, témoignage, période coloniale, écriture, Mouloud Feraoun

* Auteur correspondant : **RAHMANI Nadjjet**, nrahmani1981@gmail.com

Introduction

La littérature maghrébine d'expression française est un genre de littérature francophone qui est née durant les années de colonisation française. Cette littérature vient comme conséquence directe du vécu des Algériens durant le 19^e siècle et la première partie du 20^e siècle. Tant d'écrivains se sont engagés dans une quête de liberté en se propulsant comme écrivain témoin de la période coloniale. Mouloud Feraoun (1913-1962) est l'un de ces écrivains qui ont témoigné en fusionnant fiction et Histoire. Cet article se propose de répondre à la question suivante : Comment l'œuvre de Mouloud Feraoun témoigne-t-elle, dénonce-t-elle, et condamne-t-elle l'époque coloniale ? Le peuple algérien a toujours donné une place importante à la culture et à la littérature. Jean Dèjeux affirme que :

« Ibn Khaldoun rapportait déjà certaines productions célèbres et des noms connus, aussi bien celui d'Ibn Amsaïb (XIII^e siècle) de Tlemcen, que celui d'Abdalah ben Kerriou (mort en 1921) de Laghouat, ou de Mohammed al Id Hammou Ali né à Aïn Beida en 1904 et à l'œuvre duquel une large place est faite dans l'anthologie de Mohammed El Hadi as-Sanoussi, Les poètes de l'époque contemporaine (Tunisie 1345/1926)... Et le « Verlaine Kabyle » Si Mohand ».

(Jean Dèjeux, 1982, 37)

Les terres algériennes sont conquises en 1830, et depuis, nombreux sont les écrivains qui ont essayé de témoigner et dénoncer dont Mouloud Feraoun qui s'est manifesté afin de témoigner de la situation et de dénoncer les souffrances des Algériens en mêlant Histoire, récit avec témoignage. Cet article vise, de ce fait, à rendre compte, du rôle de témoin que Mouloud Feraoun a joué durant cette période coloniale, et qui n'a pas été souvent mis en évidence. A travers ses œuvres, à commencer par *Le Fils du pauvre* (1950, grand prix d'Alger) jusqu'à *La cité des roses* (2007- à titre posthume), en passant par *La terre et le sang* (1953), *Jours de Kabylie* (1954), *Les chemins qui montent* (1957), *Journal 1955-1962* (1962), et *Lettres à ses amis* (1969), Feraoun s'est engagé à être le témoin de son époque. Nous soulignerons, dans cet article deux points très importants dans le parcours littéraire de Mouloud Feraoun :

Dans un premier temps Mouloud Feraoun le témoin, et dans un second temps, Mouloud Feraoun l'engagé. A ces fins, nous utiliserons l'analyse littéraire, puis sociologique. Déterminer le rôle de témoin engagé d'un homme de lettre comme Mouloud Feraoun est la finalité de ce travail.

1. Mouloud Feraoun témoin :

Feraoun est un écrivain qui a introduit les revendications légitimes des siens, dans ses œuvres, et cela d'une manière souple, et souvent évidente, et petit à petit, cette finesse cédera la place au discours direct. Le besoin d'écrire, chez Feraoun durant cette période funeste, était plus que nécessaire, c'était vital. L'écriture romanesque devait céder la place au témoignage, à la dénonciation, et aux revendications. L'écriture romanesque véhicule les idées révolutionnaires, comme c'est le cas pour *La cité des roses*, même dans *Journal 1955-1962*, ou *Lettres à ses amis*, ou devrions-nous dire surtout, Feraoun revendiquait son identité algérienne et son appartenance à une société algérienne libre. En toute lucidité, Mouloud Feraoun a choisi son camp, celui des siens, et ne manquait pas l'occasion de le dire. Dans ses écrits, tels que *La Cité des roses*, Feraoun observe et analyse, il donne son avis par rapport à des situations, des sentiments, de l'évasion. L'auteur de *La Cité des roses* dira:

« Je continue par exemple de penser que si la politique peut donner une certaine teinte à l'amour, elle ne peut ni le nourrir, ni le modifier, ni l'empêcher. C'est la politique, la morale, l'honnêteté, etc. qui recherchent toujours des accommodements avec l'amour. Sauf bien entendu quand on a affaire à des héros ou à un faux amour. J'ai cru qu'il était indiqué de faire s'épanouir un tel sentiment au milieu de la haine et qu'il suffisait de rappeler en contre point que cette haine existait, se traduisait par la colère, l'hypocrisie, la souffrance et la mort. Mais de cette situation historique sur laquelle je n'avais pas besoin d'insister, j'ai voulu que les personnages s'évadent en se donnant l'un à l'autre. »

(Mouloud Feraoun, 2007.)

Avec l'ascension des événements en Algérie, depuis le soulèvement du 1er novembre 1954, et avec l'avancée des événements qui, de jour en jour, était en faveur des Algériens et de la cause algérienne, les auteurs ont trouvé de l'inspiration dans ces événements-là. Mouloud Feraoun transposait la réalité vécue par lui-même, ou son entourage, dans ses œuvres. Les écrits de Feraoun vont traverser des mers pour faire connaître les conditions humaines d'une population autochtone qui vit sous le joug colonial depuis plus d'un siècle, et qui veut se libérer, une population qui crie pour dénoncer l'injustice, demander des droits, et surtout revendiquer son indépendance, clamer la liberté. Le cas ici est celui du roman autobiographique de Feraoun, *Le fils du pauvre*, qui a été traduit dans plusieurs langues étrangères, et à travers ces traductions multiples, la condition humaine des Kabyles des années 30 a bien été connue par plusieurs peuples qui ignoraient peut être l'existence de cette tragédie, alors que le monde entier venait de payer le prix fort pour se faire sortir de l'invasion, de la famine, des massacres et des pire scènes de tortures imaginables et inimaginable commises par les Nazis allemands, et aux premiers rangs, la France qui a participé à cette guerre mondiale pour se libérer et libérer le monde de l'injustice. Et, ironiquement, voilà qu'elle pratique exactement la même chose sur le sol de ses colonies. La république française dont les fondements de sa république sont : Liberté, égalité, fraternité, n'applique ni égalité ni fraternité entre ses ressortissants et les autochtones algériens, mais en plus, elle les prive de la liberté, elle ne veut en aucun cas obéir aux revendications de l'autodétermination. Dans son *Journal 1955-1962*, Mouloud Feraoun prend le rôle d'un français qui affirme : « D'accord, à présent on reconnaît les erreurs commises.(...) Dès le début on savait ce qu'il fallait faire pour fraterniser avec les indigènes. On savait aussi ce qu'il fallait faire pour uniquement bénéficier de la colonisation au détriment de l'indigène. Il fallait l'exploiter, le faire suer, lui donner du bâton et le maintenir dans l'ignorance. » (Mouloud Feraoun, 2011, 63)

Boukhelou Malika Fatima, dira dans son article intitulé « Feraoun à l'épreuve de l'approche postcoloniale » :

*« La dénonciation explicite de la présence coloniale est certes absente dans les premières œuvres algériennes, mais non pour les raisons que l'on croit. Cette absence trouve son origine dans un motif tout autre ; écrites après la seconde guerre mondiale, ces œuvres premières- tant *Le fils du pauvre* que *La colline oubliée* plaçaient leurs auteurs face à une exigence essentielle et existentielle, renforcée par la conjonction de l'expérience de l'Histoire et de l'absence des leurs dans l'Histoire aux côtés d'autres nations, faiseuses d'histoire. Le silence sur la présence du colonisateur n'était qu'apparence, d'autant qu'une dénonciation explicite, n'eût contribué qu'à l'enraciner de plus bel au détriment d'une réalité qui demandait à tout prix à être dite, à savoir son existence sienne, sa propre ontologie. L'absence illusoire était donc sous-tendue par un double object circonscrire son univers, l'inscrire afin de le faire advenir, pour l'opposer à cette omniprésence/absence du colonisateur. »*

(Boukhelou Malika Fatima, 2012, 28).

Par conséquent, toute l'œuvre feraounienne est engagée dans la quête algérienne de la liberté, écrire l'Histoire, témoigner des faits et dénoncer. Cet engagement littéraire a été mis au service de l'écriture de l'Histoire par la force des choses. Les événements ont poussé une élite intellectuelle à prendre son arme fatale, qui est la plume, son cœur et sa conscience afin de nourrir l'Histoire. Il faut aussi savoir que cette élite est issue d'un peuple qui souffrait en silence, et ce peuple n'avait personne pour lui venir en aide. Il avait beau crier sa famine, l'injustice, réclamer des droits, tout était en vain. Même lorsqu'il est sorti applaudir le monde d'avoir vaincu l'holocauste nazi, ça joie fût interceptée par des balles, des balles qui ne différencient pas entre femmes, enfants, vieux ou jeunes. Il faut dire que Journal 1955-1962, n'est pas seulement le journal intime de Mouloud Feraoun, mais aussi le journal de la guerre d'Algérie. Un journal qui commence le 1er novembre 1955 (1ère anniversaire de la guerre de libération algérienne.) et qui se termine le 14 mars 1962, à 4 jours du cessez-le feu, victoire de l'Algérie (et un jour avant l'assassinat de Feraoun).

Jean Déjeux dira à propos de cette littérature :

« Même marquée douloureusement dans sa chair par l'Histoire, cette littérature n'en demeure pas moins colorée par un climat littéraire et un conditionnement sociogéographique. (...) Sur l'autre face sont burinés la chaleur et la violence du tempérament, la passion et la défense de l'honneur (en-nif), la virilité et la prépondérance des hommes, le courage et les flambées d'enthousiasme, le face à face avec la mort, mais aussi la démesure et l'exaltation jusqu'à l'autodestruction. (...) La littérature de résistance algérienne, quant à elle, affronte surtout le feu, retentit d'un chant et vibre d'une énergie solaire, (...) Soleil exigeant, justicier et terrible, dure et tranchante lumière, surmoi mutilant. »

(Jean Déjeux, 1980, 35).

Dans Journal 1955-1962, comme son nom l'indique, cette œuvre est bel et bien un journal que Mouloud Feraoun détenait en une période précise. Afin de pouvoir se faire une opinion, une vision concrète sur la guerre d'Algérie, et surtout sur le vécu des algériens durant l'époque coloniale, et plus précisément durant la guerre de libération nationale. Djohar Amhis-Ouksel parle de ce livre en avouant qu'il : « *Constitue un précieux témoignage sur le vécu quotidien des Algériens durant la guerre de libération nationale.* » (Djohar Amhis-Ouksel, 2009, 14). Journal 1955-1962 est une douloureuse chronique de la guerre, vue principalement en Kabylie. Ici, la réalité rejoint la fiction. De 1955 à 1962, un témoignage bouleversant rend compte sincèrement, loin de l'histoire officielle de la Révolution, le vécu des Algériens. C'est un processus qui se déroule dans un univers dans lequel le peuple, après avoir épuisé toutes les solutions, recherche sa liberté par la voie des armes.

Mouloud Feraoun écrivait, le 2 décembre 1956, à propos de la Révolution :

« ... Il n'y aura pas d'arrangement du tout, car ce ne serait rien d'autre qu'une trahison. Personne ne veut plus trahir les morts, et les morts sont tombés pour la liberté. Autant mourir comme eux que de se dire, plus tard, ils sont morts en vain. On m'a parlé aussi sans forfanterie et sans enthousiasme, comme d'une triste évidence, d'une passe inéluctable qu'il faut franchir en serrant les dents et en recommandant son âme à Dieu »

(Mouloud Feraoun, 2011, 264),

se rendant compte que la lutte s'impose d'elle-même, mais, comme toute révolution, les dépassements aussi.

2. Mouloud Feraoun engagé :

Comme pour beaucoup d'écrivains algériens, l'engagement a beaucoup servi pour motiver les choix de Mouloud Feraoun, afin de justifier son idéologie, légitimer ses propos, particulièrement dans son Journal 1955-1962, où il n'a pas manqué l'occasion de dire l'Histoire, révéler son idéologie claire :

« La vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu mariage. Non. Les Français sont restés à l'écart. Dédaigneusement à l'écart. Les Français sont restés étrangers. Ils croyaient que l'Algérie c'étaient eux. Maintenant que nous estimons assez forts ou que nous les croyons un peu faibles, nous leur disons : non messieurs, l'Algérie, c'est nous. Vous êtes étrangers sur notre terre »

(Mouloud Feraoun, 2011, 264).

Et c'est le déclenchement de la guerre de libération nationale qui est l'entame d'une réelle prise de conscience. Fanny Colonna affirme au sujet de Feraoun et de Camus, dans un article intitulé : « de la guerre et de l'avenir de l'Algérie » :

« Ils s'adressent l'un à l'autre, Feraoun à Camus, plus que la réciproque d'ailleurs. (...) On peut soutenir que, autant ils sont proches, même si différents, sur la pauvreté, autant sur la guerre et l'après, ils ne se comprennent pas vraiment, sauf que ... Feraoun mesure ce que Camus perd et avec lui beaucoup d'autres, d'un côté comme de l'autre. »

(Fanny Colonna , 61).

Ce dialogue interculturel, mais aussi extra-culturel avec des personnalités de l'autre rive, est le fruit d'une longue période d'auto-formation. Même si Feraoun est issu d'une zone qui a été longtemps isolée, cela ne l'a pas empêché de s'informer sur ce qui se passait autour de lui, autour de son village, à l'intérieur de son pays.

On note que José Lenzini a mis le point sur le fait que Feraoun s'informait toujours :

« La seconde guerre mondiale, les événements de Sétif... On pourrait être tenté de penser que Feraoun les a subis plutôt qu'il ne les a vécus. Il est vrai que la Kabylie a toujours été éloignée, isolée, repliée sur elle-même. Pour autant, il se tient informé de tout ce qui se passe. Outre la lecture quotidienne d'Alger républicain, il écoute la radio et reçoit de temps à autre des revues qui lui arrivent de France. »

(José Lenzini, 2016, 133).

S'informer pour riposter est la tâche des écrivains algériens. Leur engagement pour une cause commune les incite à écrire l'Histoire. Dans un article de presse bien exemplaire, Feraoun met l'évidence sur l'impotence et l'enjeu littéraire des écrivains de sa génération :

« Pour la première fois, une certaine Algérie faisait entendre sa voix, une voix qui ne trempait pas, un langage qui venait du cœur et empoignait les cœurs (...) La voie a été tracée par ceux, qui ont rompu avec un Orient de pacotille pour décrire une humanité moins belle et plus vraie, une terre aux couleurs moins chatoyantes mais plus riche de sève nourricière ; deux hommes qui luttent et souffrent, et sont

les répliques exactes de ceux que nous voyons autour de nous (...) Les plus significatives de nos œuvres contiennent toutes l'essentiel de notre témoignage ; on le retrouve un peu partout, discret ou véhément, toujours exprimé avec une égale fidélité et le même dessein d'émouvoir. Chacun a parlé de ce qu'il connaît, de ce qu'il a vu ou senti et, pour être sûr de dire vrai, chacun a mis dans son livre une grande partie de lui-même. »

(Mouloud Feraoun, 1969, 53-56).

Et c'est ce qui différencie cette littérature dénonciatrice au service de l'Histoire, des autres littératures existantes bien avant les troubles de 1945, et après ces événements tragiques.

Boussad Berrichi s'exprime dans ce sens :

« Ainsi donc, le roman publié dans les années cinquante, par son caractère rebelle et par la nouveauté du ton adopté, représente un progrès certain par rapport au passé, marquant une ligne de rupture nette avec une certaine littérature produite jusque-là par quelques lettrés indigènes. »

(Boussad Berrichi, 2012, 6.)

Il faut surtout rappeler que la notion d'engagement au service du témoignage, est une notion historiquement située, être engagé c'est toujours avancer en terrain miné, parce qu'elle renvoie à une Histoire bien précise. Et dans le cadre de notre recherche, l'engagement littéraire est étroitement lié aux changements dans les idéologies politiques de cette période cruciale. Rappelons qu'après les événements du Constantinois, les opinions politiques ont changé, les partis politiques s'unissent, le combat se trace, et l'objectif final se définit. Par conséquent, les littéraires s'unissent. S'engager est désormais inéluctable.

C'est ce déclic qui a créé cette nouvelle littérature, la littérature d'engagement au service de l'Histoire. L'histoire nous aide à nous comprendre comme un tout. Il n'en est pas autrement pour les autres peuples. C'est pourquoi l'Histoire nationale est destinée à être racontée dans un bain romanesque. L'engagement de l'Histoire dans l'histoire est dans le développement des consciences, et c'est ce qui forge l'avenir. Cette évidence a été bien comprise par Mouloud Feraoun qui a nourri l'Histoire avec ses témoignages.

Martine Mathieu-Job affirma, à ce sujet :

« Le nom de Mouloud Feraoun est légitimement associé à l'émergence de la littérature algérienne ; sa position de pionnier est incontestable dans le cadre de la contribution à l'élaboration d'un des champs littéraires les plus productifs du Maghreb, et même dans le cadre plus général des littératures postcoloniales francophones puisqu'il fait partie d'une des premières générations de ces écrivains qui ont contribué à écrire un français à la résonance tout autre que celle de la langue qu'écrivent des écrivains français. »

(Martine Mathieu-Job, Mouloud Feraoun, 2012, 15.)

Et cet esprit d'engagement est bien présent chez Feraoun. Pourtant connu pour sa grande timidité et son humilité, la force des choses l'a poussée à la dénonciation. Dans une lettre envoyée à Albert Camus le 27 mai 1951, Feraoun a eu « le culot » (comme il le dit à son ami Roblès) de lui reprocher de ne pas citer aucun indigène dans son roman *La peste*, comme s'ils existaient pas : « *j'avais regretté que parmi tous ces personnages il n'y eût aucun indigène et qu'Oran ne fût à vos yeux qu'une banale préfecture française.* »

Oh ! Ce n'est pas un reproche. J'ai pensé simplement que, s'il n'y avait pas se fossé entre nous, vous nous auriez mieux connus. »(Mouloud Feraoun, 2014, 66).

Dalila Belkacem, quant à elle, dira à propos du choix de l'écriture autobiographique de Feraoun, qui est une facette du témoignage :

« L'aspect autobiographique, des écrits de la littérature maghrébine d'expression française, remonte aux premières œuvres qui ont marqué sa naissance. Ces écrits sont une forme de témoignage face à la situation sociale et dramatique que vivait le pays à cette époque : il s'agissait de dépeindre une situation vécue par rapport à l'état de la société. »

(Dalila Belkacem, 2012, 53.)

Malika Fatima Boukhelou dira à ce sujet, dans un article intitulé « Le fils du pauvre ou le scandale colonial » :

« L'écriture feraounienne exhibe indéniablement le souci de témoigner des siens et pour les siens. Mais il faut aussi souligner que si Feraoun écrit pour décrire sa société et la faire advenir au monde, il le fait surtout pour dénoncer un scandale colonial ; l'immense misère et son cortège de souffrances, la malnutrition, l'injustice et le mépris vécus par tout un peuple depuis plus d'un siècle de présence française en Algérie. »

(Malika Fatima Boukhelou, 2012, 29.)

Boukhelou, dans un article intitulé « La terre et le sang ou la condamnation de la colonisation » analyse le second roman de Feraoun :

« C'est dans La terre et le sang, deuxième roman, publié en 1953, aux éditions Seuil, que le ton feraounien monte, que le style devient plus véhément et vigoureux, et la dénonciation plus explicite. La terre et le sang constitue ce que Edward Saïd appelle le récit de pénétration. Ce n'est plus l'Autre qui vient conquérir la terre et s'emparer des richesses en apposant son sceau, mais c'est désormais l'indigène qui traverse la mer pour aller voir si (les pâturages sont plus verts là bas). Or, ils ne le sont point. Ils sont désenchantés et ce désenchantement est l'une des leçons que donne Feraoun, en levant le voile sur l'exploitation éhontée dont sont victimes les ouvriers algériens, ruinés chez eux et acculés à vendre leur force à un pays qui les floue doublement. Tout le génie de Feraoun est d'avoir suivi ses personnages en vue de montrer combien est fort le prix à payer pour un colonisé : exploité chez lui, où tout lui est arraché, et exploité jusqu'au sang en métropole où rien ne lui est épargné. Il est difficile après cela de parler d'une quelconque complaisance de Mouloud Feraoun à l'égard du régime colonial. Le talent de ce romancier réside justement dans la minutie, la finesse et la subtilité qu'il met à écrire et à décrire dans les petits détails les menus faits les plus insignifiants mais prégnants de signification. »

(Malika Fatima Boukhelou, 30).

De sa part Fanny Colonna dira concernant la vision de la guerre de Feraoun (et de Camus aussi), dans un article intitulé « Une sombre gémellité » :

« On ne trouvera pas une formule aussi réflexive, aut centrée, et concentrée chez Feraoun, chez qui l'aveu est dialogique, par étape, en réponse au départ à une sollicitation externe. En 1953, il dira dans une première longue interview à M. Monnoyer 'J'ai écrit Le fils du pauvre pendant les années sombres de la guerre ... J'y ai mis le meilleur de moi-même... Je suis très attaché à ce livre car je ne mangeais pas tous les jours à ma faim. »

(Fanny Colonna, 2012, 68.)

Pour la guerre d'Algérie, et sa présence dans l'œuvre féraounienne, Fanny Colonna dira :

« Mais la guerre d'indépendance va être le déclencheur d'une prise de conscience, à partir de la perte, ou de sa perspective... Et elle est la raison d'un véritable débat où l'un tente de convaincre l'autre. Ils s'adressent l'un à l'autre, Feraoun à Camus, plus que la réciproque d'ailleurs. »

(Ibid, 68).

La présence de la guerre de libération nationale dans les œuvres de Feraoun ne passe pas inaperçue, et surtout dans Journal 1955-1962 qui reste un véritable témoignage de cette période de l'Histoire :

« 11 décembre 1960 : Aujourd'hui donc sortie des arabes dans la rue. Il s'agit des gens de « chez moi » (...) Lan D.Q. annonce à 22 heures, cinquante et un morts dont quarante-cinq musulmans. L'armée a tiré dessus. (...) Ainsi, la situation est claire : les arabes que personne n'a poussés, excédés seulement par les fanfaronnades des pieds-noirs sortent pour crier leurs exaspérations, ceux qui prétendaient les défendre, les couvrir, fraterniser avec eux leur tirent dessus. Bas les masques, messieurs ! »

(Mouloud Feraoun, 2011, 477)

Ouerdia Yermèche, quant à elle, dira dans un autre article « Mouloud Feraoun et la guerre de la libération nationale » :

« Mais très tôt, dès le 1er novembre 1955, de simple observateur d'une situation qui ne le touchait qu'indirectement, il commence à analyser de façon objective les raisons de ce déclenchement de violence qu'il impute principalement au manque de discernement et de réalisme de la France qui a toujours refusé l'intégration des Algériens autochtones et de l'inexistence de dialogue entre les deux communautés. »

Et elle ajoute : « Fermement convaincu du mal opéré par la colonisation, il a totalement admis le bien fondé de la lutte contre le joug colonial et pour la libération du pays. » (Ouerdia Yermèche, 2012, 70.)

Il faut dire que pour Ouerdia Yermèche, comme pour tous les chercheurs ayant travaillé Feraoun, l'engagement est flagrant, incontestablement présent et clair. Feraoun, et au fil du temps, au fur et à mesure

que les événements historiques changent, l'auteur du Fils du pauvre marque sa position, il lui arrive même d'interpeller ses confrères français pour qu'ils puissent, eux aussi, faire passer le message que Feraoun crie, que tous les Algériens crie.

Le 3 février 1956, dans son Journal 1955-1962, Feraoun déclare :

« Je pourrais dire la même chose de Camus et Roblès. J'ai pour l'un une grande admiration et pour l'autre une affection fraternelle mais ils ont tort de s'adresser à nous qui attendons tous des cœurs généreux s'il en est. Ils ont tort de parler puisqu'ils ne sauraient aller au fond de leur pensée. Il vaut cent fois mieux qu'ils se taisent. Car enfin, ce pays s'appelle bien l'Algérie et ses habitants des algériens. Pourquoi tourner autour de cette évidence ? »

(Mouloud Feraoun, 2011, 112)

Il faut préciser que l'œuvre de Feraoun se résume dans Journal 1955-1962, car il voit en ce manuscrit « un brulot rageur » qui démontre que la guerre d'Algérie n'est pas une plaisanterie. (Mouloud Feraoun, 2014, 238)

A ce sujet, Yermèche s'exprime en s'appuyant sur des arguments du Journal de Feraoun :

« Il (Feraoun) déclare clairement l'appartenance de l'Algérie aux Algériens en proclamant que 'L'Algérie c'est nous', et que les Français sont des 'Etrangers sur notre terre'. Il interpelle ses amis, Albert Camus et Emmanuel Roblès en ces termes 'ce pays s'appelle bien l'Algérie et ses habitants des Algériens ...Dites aux Français que ce pays n'est pas à eux'. Il exhorte alors son peuple à sortir du 'giron de la douce marâtre – patrie' et à se libérer du joug colonial 'il lui reste à mourir en bloc...à mourir debout en criant son mépris au bourreau. »

(Ouerdia Yermèche, 2012, 70.)

Nous noterons ainsi que l'engagement de Mouloud Feraoun était bien justifié que flagrant. Bien avant 1962, personne ne pouvait nier la misère et l'injustice infligées par le colonialisme français au détriment du peuple algérien. Après les événements de mai 1945, le peuple a compris qu'il n'y avait pas d'issue pacifique possible, et que la seule issue pour atteindre la liberté est la révolution armée. Mouloud Feraoun, instituteur de son village de Tizi Hibel, puis directeur d'école à Alger, où il finira comme inspecteur des centres sociaux, consacra toute son œuvre à cet engagement en quête de liberté, et cela en se portant témoin de la guerre.

Conclusions

En guise de conclusion, un enjeu essentiel, les écrits témoins de Mouloud Feraoun se concentrent pour que sa voix soit entendue, la voix de son peuple qui a soif de liberté et de justice. Dans *Lettres à ses amis*, il dévoile : « J'ai constaté que la population vie d'espoir comme des naïfs enfants (...) Et le temps passe, les crimes s'accumulent, la misère s'installe. » (Mouloud Feraoun, 2014,160). Pour ce qui est de son Journal 1955-1962, Feraoun déclare à son ami Paul Flamand, dans une lettre envoyée le 6 août 1961 :

« Si l'affaire (il parle de faire paraître son Journal) est bonne littérairement, utile humainement, les risques, je m'en fous. » (Mouloud Feraoun, 2014, 238). L'engagement de Mouloud Feraoun dans toute son œuvre se mélange au témoignage. Feraoun est né et a vécu dans une famille pauvre, comme tous les habitants de son village. A partir du déclenchement de la révolution algérienne, l'écriture de l'Histoire dans le récit a marqué le reste des écrits de Feraoun, car c'était le quotidien vécu par l'auteur, et par tous les Algériens. La guerre ne passait pas inaperçue, et le fait d'en témoigner était une nécessité plus qu'un devoir.

Références

- Amhis-Ouaksel, D. (2009). *D'une rive à l'autre, une lecture de « La terre et le sang » et « Les chemins qui montent » de Mouloud Feraoun*. Ed Casbah, Alger, Algérie.
- Belkacem, D. (2012). Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun: une écriture auto-biographique au service de l'interculturalité. *Dalhousie French Studies*, 100, 53–61.
- Berrichi, B. (2012). Albert Camus parle de Mouloud Feraoun: « Je me sens infiniment plus proche d'un instituteur kabyle que d'un intellectuel parisien »: Avant-propos. *Dalhousie French Studies*, 100, 5–8.
- Boukhelou, M. F. (2012). Le Fils du Pauvre et La Terre et le sang de Mouloud Feraoun à l'épreuve de l'approche postcoloniale. *Dalhousie French Studies*, 100, 27–35.
- Colonna, F. (2012). Feraoun, Camus, une sombre gémellité. *Dalhousie French Studies*, 100, 65–72.
- Déjeux, J. (1980). *Littérature maghrébine de langue française*. Editions Naaman. Canada.
- Déjeux, J. (1982). *La poésie algérienne de 1830 à nos jours*. Éditions Publisud, Paris, France.
- Feraoun, M. (1969). La littérature Algérienne, *Revue française*. 3e trimestre 1957, 53-56.
- Feraoun, M. (2007). *La cité des roses*. Yamcom Edition, Alger, Algérie.
- Feraoun, M. (2011). *Journal 1955-1962*. ENAG Edition, Alger, Algérie.
- Feraoun, M. (2014). *Lettres à ses amis*. ENAG Edition, Alger, Algérie.
- Lanzini, J. (2016). *Mouloud Feraoun, un écrivain engagé*, Casbah Editions, Alger, Algérie
- Mathieu-Job, M. (2012). L'œuvre de Mouloud Feraoun : prototype des œuvres postcoloniales. *Dalhousie French Studies*, 100, 15–25.
- Sénat, J. (1961). *Matinale de mon peuple, Le soleil sous les armes, Éléments d'une poésie de la résistance algérienne*. éd. Subervie, Rodez. France.
- Yermeche, O. (2012). Mouloud Feraoun et la guerre de libération nationale : Sa réflexion et sa position à travers son « Journal ». *Dalhousie French Studies*, 100, 73–79.

Biographies des auteurs

Mme RAHMANI épouse OUENZAR Nadjet, est doctorante en sciences des textes littéraires et professeur principal de langue française à l'école primaire, depuis septembre 2013. Entre temps, elle a enseigné comme vacataire à l'université Oran2, département de français de 2015 à 2019, ou elle assuré le module de l'oral et l'écrit pour les L3, et à participer au colloque international sur Mouloud Mammeri en avril 2016.

Pre BELKACEM Dalila est Professeure des Universités, Enseignante chercheure au Département de Français de l'Université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed - Algérie. Titulaire d'un Doctorat Es-Sciences des Textes Littéraires, elle est autrice (et co-auteur) de plusieurs articles scientifiques publiés dans des revues nationales et internationales ainsi que dans des ouvrages collectifs autour de la littérature générale et comparée, mais aussi autour de la littérature algérienne d'expression française. Elle est aussi autrice (et co-auteur) de manuels de Méthodologie, de Littérature, de Compréhension et d'Expression Ecrites et Orales, destinés aux étudiants inscrits en Licence de Français. Elle est Chef de l'équipe 2 « Ecritures Maghrébines et Africaines Francophones (EMAF) du Laboratoire Langues, Discours, Civilisations et Littératures (LADIDIL) ; et Chef du PRFU (Projet de Recherches – Formation Universitaire) intitulé « Enseignement de la langue française et de la littérature française et francophone aux étudiants de 3ème année de licence de Français (2021-2024). Elle est aussi responsable de la formation doctorale – Filière : langue Française 2021-2022 à l'Université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed.